

tout l'été, pour s'habituer aux figures du voisinage et pour prendre le ton des œuvres qui survivent.

III

Vint l'hiver. On donna une fête dans l'hôtel de Georges. Tout Paris y alla, et M^{me} de Marcy ayant voulu être de la fête, il fallut bien inviter son mari. Reconnaitrait-il sa femme ? Elle était bien sûre que non, car, selon elle, il ne l'avait jamais regardée, ce en quoi elle se trompait. Quoiqu'il ne fût pas un dilettante, il avait fait, sans trop y prendre garde, quelques études dans la géographie lumineuse de ce beau corps.

— C'est étonnant, dit-il à une dame de ses amies qui le retenait comme par malice devant *la Femme couchée*.

— Oui, lui dit-elle, cette femme couchée ressemble à la vôtre. Est-ce que M^{me} de Marcy est aussi belle ?

— Pourquoi pas ?

— Est-ce qu'elle a aussi un grain de beauté sous le sein ?

Le marquis tressaillit.

— Je ne me souviens pas.

Mais M. de Marcy se souvenait très bien. Une secousse de jalousie l'emporta vers sa femme ; dans sa colère, il ne pouvait plus parler.

— Madame...

— Monsieur...

Il l'entraîna sous *la Femme couchée*.

— C'est vous qui êtes là ?

— Moi. Vous êtes fou.

Sa main tenaillait la main de sa femme.

— Ce grain de beauté ?

Ce maudit grain de beauté s'était accentué peu à peu dans la blancheur du sein, quoique le peintre l'eût à peine indiqué.

— Est-ce que j'ai un grain de beauté ? demanda M^{me} Marcy en jouant la surprise. C'est sans doute votre maîtresse qui a un grain de beauté ?

Le soir même, le mari commença son enquête, oubliant un peu trop qu'il avait scandalisé le monde parisien avec une traînée, une mafflue, une déplumée des Folies-Bergères.

Le lendemain, cet homme qui ne se croyait

pas jaloux se réveilla un Othello, décidé à se venger cruellement s'il apprenait que sa femme eût posé pour la galerie.

IV

M. de Marcy voulait envoyer deux témoins à Georges ; mais, après réflexion, il comprit que si on avait peint sa femme toute nue, c'est qu'elle avait posé toute nue. Il ne voulait donc s'en prendre qu'à sa femme.

Et puis un duel, ça fait du bruit. Et puis on risque de ne plus voir le grain de beauté.

Ce qui n'empêcha pas M. de Marcy d'aller tout seul, coûte que coûte, frapper à la porte de Georges pour revoir en plein jour *la Femme couchée*. Georges, trop distrait, ne fit pas de façons pour le recevoir et ouvrir la porte de la galerie, sous prétexte de fumer une cigarette.

A seconde vue, M. de Marcy ne douta pas que ce ne fût sa femme ; mais comment était-elle venue là ?

— Belle créature ! dit-il au maître de la maison ; d'où diable cela vous est-il venu ?

— Tout bêtement de l'hôtel des Ventes. Je

crois, d'ailleurs, que cela vient de loin ; on m'a dit que ç'avait été peint à Venise par un élève de Fortuny.

M. de Marcy parla d'autre chose. Mais il s'en alla convaincu que c'était sa femme, quoiqu'elle ne lui eût pas permis, depuis la fête, de la regarder de trop près.

Plus d'une fois, elle lui avait demandé, à lui-même, de la faire peindre non pas toute nue, mais presque, c'est-à-dire dans le joli *déshabillé* des femmes qui vont au bal. Il y a peu de robe, à la vérité, le plus souvent pas de chemise. Or, tout en reconnaissant la souveraineté de ce beau corps, il avait jugé superflu de le transmettre non pas à la postérité — il ne voyait pas si loin — mais à la curiosité des amateurs d'art qui sont presque toujours des amateurs de femmes.

Il lui restait à peine un doute, et il songeait déjà à sa vengeance, quand, un jour au cercle, un de ses amis lui dit sans préambule :

— Tu devrais prier Georges, sans être Tar-tuffe pour cela, de jeter un mouchoir sur le sein nu de *la Femme couchée*, car on dit qu'elle

ressemble à ta femme ou à ta maîtresse.
Le marquis faillit jeter son ami par la fenêtre, mais il cacha son jeu — jeu cruel, comme vous allez voir.

Rentré chez lui vers minuit, il alla droit à sa femme qui était couchée. « Madame, il vous a plu de vous faire peindre toute nue, eh bien ! désormais, vous irez toute nue ! »

V

A peine eut-il parlé qu'il souleva le drap du lit, déchira la chemise de sa femme, l'arracha par lambeaux et la jeta dans l'âtre où le feu brûlait encore.

Ce n'était que le commencement. Pendant que M^{me} de Marcys'indignait en se recouvrant, il saisissait la robe qu'elle venait de défaire — laquelle robe eut le sort de la chemise — ce qui était bien dommage, car c'était là deux œuvres de fée — une chemise transparente toute enrubannée comme pour la Belle au bois dormant, et une robe de velours frappé au lys ayant coûté une nuit d'insomnie à Worth.

Après ce sacrifice à sa colère, M. de Marcy dévasta toutes les armoires pour continuer son auto-da-fé.

Ce fut un rude travail ; il lui fallut allumer encore deux feux de joie dans le salon et le petit salon.

La marquise avait sonné, mais lui saisissant la main, il arracha le cordon de sonnette. Elle avait appelé, mais à l'apparition de sa fille de chambre, il se contenta de lui montrer un revolver pour qu'elle rebroussât chemin.

Sa femme le sachant aveugle dans ses fureurs, se tint coi, moitié riant, moitié pleurant, jouant le dédain et la raillerie pour cacher ses angoisses. Tant de belles robes qu'elle ne reverrait plus ! M^{me} de Sévigné ne disait-elle pas : « Hormis leurs robes, les femmes n'ont point d'amies ! » Et puis, pour la première fois, M^{me} de Marcy voyait le péril de son équipée.

Au bout d'une heure, — un siècle pour la pauvre femme, — toutes les robes étaient brûlées. M. de Marcy, content de son œuvre, dit à la marquise :

— Maintenant, allez vous promener !

— Monsieur, lui répondit-elle, croyez bien que j'irai me promener. Si on me voit toute nue, ce ne sera pas ici; je vous jure que ce beau corps, dont vous êtes indigne, sera vu par tout le monde, excepté par vous.

Et elle descendit du lit pour braver son mari. Ce que voyant, et plus furieux encore, il saisit un éventail pour fouetter la marquise.

Au premier coup, l'éventail se brisa, comme s'il se refusait à ce crime de lèse-beauté. Le mari prit ensuite une ombrelle, qui ne fit pas un plus long service.

Et toujours sa femme le bravait, le frappant de ses yeux, qui pointaient comme deux épées.

— Brisez tout sur moi, mais ne me touchez pas de vos mains, ou j'ouvre la fenêtre pour appeler tout le monde au spectacle !

M. de Marcy était au bout de ses colères; il se sentait chanceler, comme s'il dût s'évanouir; il sortit pour aller se recueillir chez sa maîtresse, qui était son conseil de famille.

La marquise se couvrit d'un châle et marcha à pas de loup à la rencontre de sa fille de chambre. En effet, elle la vit reparaître aussitôt.

— Antonine, vous allez me retrouver une robe noire parmi celles que je vous ai données.

Antonine comprit et revint bientôt avec une robe noire à la main.

M^{me} de Marcy la mit en toute hâte et descendit l'escalier quatre à quatre, nouant son chapeau, sans avoir noué ses souliers. Où alla-t-elle ?

Ne le devinez-vous pas ? Elle alla tout droit chez M. Georges Marmont. Jusque-là c'était le seul homme qui eût osé parler d'amour à cette impeccable. Il l'aimait follement, mais il cachait son cœur, même à M^{me} de Marcy.

— Mon mari, lui dit-elle, m'a condamnée à aller toute nue par la vie, je viens vous demander si vous voulez être du voyage ?

Georges tomba tout ému, plus amoureux encore, aux pieds de la marquise.

Je ne sais pas la suite de la conversation. Je crois qu'elle fut criminelle.

Vous en jugerez: le lendemain Georges appela le peintre; on lui avait donné cinq mille francs pour peindre M^{me} de Marcy toute nue, on lui donna cinq mille francs pour lui mettre une robe.

Voilà les hommes. Georges voulait bien exposer toute nue une femme qui n'était pas la sienne, mais dès que M^{me} de Marcy fut sa maîtresse, il voulut qu'elle fût habillée.



L'INCOMPARABLE LÉONA